3e ANNÉE, N° 90. --- JEUDI, 11 MAI 1848.

ON S'ABONNE:

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal, *A Galatà.*

DANS LES VILLES DU LITTORAL, à l'Agence des Paquebots français.

A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.

A PARIS, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.

A MARSEILLE, chez M^r veuve *Camoin et Cie.*

A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 3, St^t Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

CONSTANTINOPLE ..... un an, 8 volonti.
" ..... 6 mois, 4 "
PROVINCES ET ETRANGER un an, 9 "
" ..... 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S.
Le Journal paraît les 1er, 6, 11, 16, 21, 26 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 11 Mai.

Un des médecins les plus distingués de cette capitale, que nous nous honorons de compter parmi nos abonnés, nous adresse la lettre suivante, pour dissiper les inquiétudes qu'a fait naître dans le Public l'état de recrudescence du choléra survenu après les fêtes de Pâques. Nous nous empressons de publier ce travail, et nous nous associons d'autant plus volontiers à la pensée qui l'a dicté, qu'il aura pour résultat certain d'éclairer l'opinion sur une question toute médicale, et d'être utile à une infinité de personnes qui ignoraient, jusqu'ici, et les causes de la maladie régnante, et les moyens de s'en préserver.

AU RÉDACTEUR.

Monsieur le Rédacteur,

Depuis quelques jours, les habitants de Constantinople paraissent plus inquiets et plus préoccupés que jamais de l'existence du choléra-morbus. A entendre les bruits qui circulent, on croirait que l'épidemie est à son début et que de graves dangers nous menacent. Permettez-moi de reduire ces bruits à leur juste valeur.

Il est vrai qu'immédiatement après les fêtes de Pâques, des cas plus nombreux de choléra se sont montrés, en même temps, dans divers quartiers de la capitale et dans plusieurs villages du Bosphore. Mais tous ceux qui observent la marche de la maladie dans ce pays, s'attendaient à cette espèce de recrudescence semblable à celle qui a déjà eu lieu au commencement du Carême, semblable à celle qui aura lieu encore chaque fois qu'un grand nombre de personnes pass-ront d'un régime à un autre, ou, pour mieux dire, d'un excès à un autre; car, il faut l'avouer, la modération et l'intelligence dans le boire et le manger ne sont pas ici les qualités dominantes chez le peuple; les notions les plus élementaires de l'hygiène sont complètement ignorées sous ce rapport, et c'est à cette ignorance plus qu'à toute autre cause, que l'on doit attribuer la grande majorité des accidents qui ont eu lieu depuis quelque temps.

Que doit-on penser, en effet, d'une epidémie qui ne se manifeste que de loin en loin, pour ainsi dire, de préference dans les quartiers les plus humides, les plus sales et les plus pauvres; sur les individus ordinairement predisposés soit par leur profession, soit par des maladies antérieures, soit par la misère, soit enfin et principalement par une nourriture malentendue et par des écarts de régime? Quelle difference entre cette epidémie qui de plus six mois qu'elle existe parmi nous a fait tout au plus 1200 victimes sur une population de huit cent mille âmes! quelle difference, dis-je, avec le fléau qui, en 27 jours, a enlevé 2000 habitants sur 25000 à Voronèje, chef-lieu de gouvernement en Russie, et qui a fait périr en 36 jours à Trebisonde 800 personnes sur 8000 qui étaient restées dans cette ville!

Certes, il faut que le genie épidémique soit bien faible pour n'avoir pas produit plus de ravages dans une cite aussi populeuse que Constantinople.

Mais, dit-on, de génie était engourdi; il va se reveiller avec le beau temps et les chaleurs de l'été.

Il est fort douteux qu'il en soit ainsi; il est même très probable que nous n'aurons pas à deplorer de beaucoup plus grands malheurs. Tout porte à croire que l'épidemie aurait déjà sévi avec force si elle avait dû le faire. On ne peut pas dire que l'hiver ait été rigoureux; la temperature moyenne a été d'environ 10 degrés, et le mercure du thermomètre n'est pas descendu plus bas que 3 degrés audessous de zéro. Pendant les trois premiers mois, le temps a été variable et très pluvieux, puis le vent du sud a commencé à souffler et à remuer la chaleur; le 15 février les amandiers étaient partout en fleurs; au mois de mars nous avons eu des orages comme au mois d'août; pendant la plus grande partie du mois dernier, le khamsin ou vent du désert a fait sentir jusqu'ici les effets cuisants de son haleine brûlante et comme empoisonnée. Les journées sont très chaudes et les nuits très fraîches, toutes circonstances qui, réunies aux causes individuelles dont nous avons fait mention, auraient dû développer rapidement l'epidémie si celle-ci en eût été susceptible. Bien plus, la saison des *meltem* ou vents réguliers du Nord s'approche; on, chacun sait que cette saison est la plus saine de l'année dans ce pays, excepté dans les lieux où il y a des marais et des ruisseaux mis à sec.

C'est donc à tort que l'on s'effraie si depuis Pâques le choléra a fait quelques victimes de plus à Galata, Arnaoutkeui, Ortakeui et surtout Hekeui. Il est remarquable que la maladie n'a sévi que dans les parties les plus basses et les plus malsaines de ces villages, dont la population grecque et juive ne passe pas pour être généralement très sobre ni très difficile dans le choix de ses aliments.

Une bonne preuve à donner encore à l'appui du peu d'énergie de l'épidémie actuelle, c'est qu'en ce moment il règne une autre épidémie, la rougeole; c'est que les maladies ordinaires à cette époque, telles que les fièvres éruptives, gastriques et catarrhales sont fréquentes, tout le monde sait qu'en temps d'épidémie un peu prononcée, toutes les maladies s'efforcent pour revêtir une forme commune et générale. Rien de cela n'a lieu aujourd'hui.

Toutefois, si nous désirons éclairer le public, afin de le rassurer dans ses craintes exagerées, nous ne voudrions pas non plus lui inspirer une sécurité imprévoyante qui pourrait lui être préjudiciable.

Il ne faut pas se le dissimuler, l'influence épidémique, quelque faible qu'elle soit, continue à exister et doit très probablement durer encore pendant plusieurs mois, peut-être jusqu'à la fin de l'automne prochain. Jusque là il y aura donc des malheureux et des imprudents qui subiront les funestes effets de cette influence; on peut même prévoir les époques où un plus grand nombre d'individus se mettront dans des conditions fatales pour eux.

C'est pourquoi nous prendrons la liberté de donner quelques conseils dictés par l'expérience et le désir d'être utile dans les circonstances actuelles.

Les causes qui déterminent le plus souvent l'invasion du choléra sont:

1° L'encombrement des personnes.
2° Les refroidissements.
3° Une nourriture vicieuse.
4° Les émotions violentes telles que la frayeur, la colère, etc.
5° La faiblesse physique produite par une longue maladie, ou un chagrin profond.

Indiquer les causes c'est déjà dire ce qu'il y a à faire pour en détourner les effets; cependant nous entrerons sur chacune d'elles dans quelques détails en rapport avec les usages et les conditions extérieures de ce pays.

L'encombrement des personnes, c'est-à-dire l'accumulation d'un grand nombre d'individus dans un local étroit, est reconnu comme la cause la plus energique pour developper le germe des épidémies. L'alteration que subit l'air dans ces circonstances est souvent assez puissante pour engendrer, seule, des maladies graves et redoutables. Nous ne saurions donc trop éveiller l'attention sur cette cause qui est d'autant plus dangereuse qu'on s'en méfie moins.

Constantinople paraît mieux favorisée que les grandes villes d'Europe sous le rapport de l'encombrement. Les maisons ne sont ni hautes ni entassées; l'étroitesse de rues est compensée par le grand nombre des cours et des jardins. Les appartemens sont généralement spacieux, très souvent trop accessibles à l'air et à la lumière. Ordinairement chaque famille habite une maison séparée; il n'y a que les familles pauvres qui se réunissent plusieurs sous un même toit. Nous voici signalerons un usage qui, dans les circonstances actuelles, n'est pas sans danger, c'est celui où sont généralement les domestiques dans les maisons riches, et les pauvres gens, de coucher en trop grand nombre dans des chambres basses et étroites, souvent sales et humides. Cet usage existe et moins sensible chez les musulmans que parmi la basse classe des nations arménienne, grecque et juive; les quartiers qu'habite cette classe sont ordinairement situés dans le fond des vallons, sur le bord des égouts, sur les rives du port, et ils se distinguent entre tous par leur malpropreté, tant intérieure qu'extérieure.

Les gens riches pourront facilement prévenir cette cause de maladie dans leurs maisons; mais il serait cruel d'abandonner les pauvres à leur malheureux sort. Pourquoi ne viendrait-on pas ici à leur secours comme il a fait avec succès dans plusieurs villes d'Europe? Voici l'été venu; il ne serait pas bien difficile de les engager à sortir de leurs demeures infectes et à se disperser dans les campagnes. Ne pourrait-on pas créer pour eux des travaux publics; leur faire réparer les routes qui en sont bien besoin, augmenter le nombre insuffisant des aqueducs, faire autour de la capitale de vastes plantations d'arbres qui auraient le triple avantage de récrer la vue, d'alimenter les sources et de fertiliser le sol? C'est à la charité publique, c'est aux patriarches, c'est surtout au gouvernement à se préoccuper de ces graves questions et à s'ingénier pour les résoudre. Nous sommes convaincu qu'un appel fait au cœur généreux et compatissant de S. M. le Sultan ne resterait pas sans réponse. Les œuvres et les institutions philanthropiques sont, sans contredit, le cachet le plus vrai d'une civilisation avancée.

La position de Constantinople entre deux mers rend son climat très humide et très variable. Aussi les refroidissements y sont-ils faciles et nombreux. La saison actuelle y prédispose d'une manière toute particulière. Une grande partie des habitants aime à abandonner maintenant leurs maisons de ville pour aller habiter des campagnes situées, la plupart, sur les bords de la mer ou dans des vallées arrosées par des ruisseaux. On commence à quitter les vêtements d'hiver; autant les journées sont chaudes, autant les nuits sont fraîches. C'est surtout près de la mer et au coucher du soleil que cette différence de température est le plus sensible et le plus pernicieuse. Nous ne saurions trop recommander la prudence lorsqu'à cet instant du jour l'homme affaire descend des hauteurs de la ville pour s'embarquer et se rendre par eau à la campagne. Chacun a pu apprécier combien est brusque et impressionnable la transition entre la chaleur étouffante du continent et la vive fraîcheur de la mer. Il faudra donc se bien couvrir et éviter d'arriver en sueur au kaik ou au pyroscaphe. Une ceinture et un gilet de flanelle peuvent rendre un grand service en ce moment. Nous recommandons encore beaucoup de circonspection aux personnes qui habitent les rives du Bosphore; car elles sont plus exposées aux causes de refroidissement que celles qui demeurent sur les hauteurs. Elles ne devront sortir la nuit pour se promener, qu'après la chûte du soleil. Ce n'est-à-dire deux heures après le coucher du soleil.

En tout cas, s'il arrivait que l'on se fût refroidi, nous conseillons de se mettre au lit et de prendre soit une infusion de camomille, soit une pincée de noix muscade rapée et infusée dans un verre de punch liquoreux, ces deux moyens suffiront pour ramener la transpiration.

Mais la cause qui a fait jusqu'à présent et qui doit faire encore le plus de victimes, c'est, sans contredit, une nourriture vicieuse, c'est l'abus d'aliments dont l'usage devrait être restreint, tels que les liqueurs spiritueuses, les substances trop grasses, trop salées, les fruits aigres, les légumes aqueux et crus, substances qui ont la propriété de débiliter, de fatiguer, d'irriter les organes de la digestion. C'est encore sur la classe la plus pauvre que cette cause sévit avec le plus d'intensité; car à l'ignorance cette classe joint souvent l'impossibilité de choisir ses aliments. Nous ne pensons pas sans crainte à la saison qui s'approche. Nul doute que le déplorable usage où l'on est ici de cueillir les fruits avant leur parfaite maturité, nul doute que la funeste passion du peuple pour les courges, concombres, melons, pastèques, etc., ne doivent accroître le nombre des victimes du choléra. Cependant il y aurait un remède bien simple, ce serait de manger cuits les fruits et les légumes qui se prêtent à ce genre de préparation. La coction les rendrait plus digestibles.

Il faudrait aussi que le clergé des différents cultes usât de son influence pour prévenir le peuple du danger qu'il court et lui enseigner la manière de l'éviter; il faudrait surtout que les agents de la police surveillassent avec zèle la vente des denrées et fissent jeter à la mer tous les fruits non mûrs, les légumes de mauvaise qualité, le poisson et la viande fermentes.

Au reste, la quantité des aliments dont on use est peut-être plus importante encore que leur qualité. L'habitude d'une substance nuisible fait qu'on la supporte souvent sans inconvénient notable; c'est l'excès qui en est dangereux. Aussi, nous dirons en général; ne changez pas votre manière de vivre si votre santé n'en est point altérée. Mangez de tout; ne craignez ni les œufs, ni le lait, ni l'huile, ni la graisse, ni les fruits, ni les herbages, etc., pourvu que vous en usiez avec discretion. Nous conseillerons même au mangeur d'opium, au fumeur immodéré, à l'ivrogne de diminuer de moitié, mais de ne pas cesser entièrement l'usage des excitants auxquels il est habitué. Il y a souvent plus d'inconvénient à supprimer tout à coup une habitude vicieuse invétérée qu'à s'y abandonner. L'organisme peut en éprouver un trouble qui ne serait pas sans danger dans les circonstances actuelles.

Nous n'insisterons pas sur les autres causes que nous avons indiquées, telles que les passions violentes, les peines de l'esprit, une longue maladie. Il suffit de les connoître; ces causes agissent en deprimant la force vitale et en étant à l'organisme la puissance de réagir contre l'influence épidémique à laquelle chacun de nous est soumis depuis plus de six mois.

Nous avons hâte de terminer cette lettre déjà trop longue. Nous le repetons, l'influence épidémique est tellement faible qu'il suffit pour la combattre d'indiquer les moyens hygiéniques qui en tout temps sont le plus convenables au maintien de la santé. Ces moyens peuvent se résumer ainsi:

Soyez calme et ne vous laissez point aller à des craintes ni à des precautions pueriles.

Evitez la fatigue de l'esprit et du corps.

Voyez tranquillement à vos affaires.

Soyez sobre dans le boire et le manger. Usez très peu des crudités.

La sobriété entre époux n'est pas moins importante.

Portez des vêtements suffisamment chauds; pour plus de précaution mettez une ceinture de flanelle.

Habitez de préference les lieux élevés; ne vous entassez pas dans des chambres étroites; cherchez l'air et la lumière.

Soyez propres sur vous et autour de vous.

Enfin, ne négligez point vos maladies; soignez surtout votre estomac, et appelez le médecin aussitôt que vous vous sentirez les entrailles dérangées.

Nous affirmons que toute personne qui suivra ces conseils, portera sur elle le meilleur preservatif contre le choléra-morbus.

Agréez, monsieur le rédacteur, etc.

(*Un de vos abonnés, médecin*).

LETTRES SUR SAMSOUN.

1re LETTRE.

Samsoun.— 1848.

Monsieur,

Rien qui soit plus selon le cœur de l'homme, que de s'attacher au pays qu'on habite depuis plusieurs années, et où l'on a trouvé une existence honorable, après être parvenu, par sa position sociale autant que par ses relations de commerce, à obtenir et justifier la bienveillance de ses hôtes. Trois années de séjour ont suffi pour me faire considérer cette ville à l'égal d'une seconde patrie; aussi bien, dans son intérêt comme dans celui de l'état, ne négligerai-je jamais l'occasion d'appeler sur elle l'attention sérieuse du gouvernement.

Naguère encore, si vous parliez, à un européen, de cette partie de l'Asie et de ses habitans, de la population musulmane surtout, il frongait le sourcil, et tout séduisant qu'apparût l'avenir qu'on ouvrait devant lui, il était invinciblement entraîné à diriger d'un autre côté ses pas et ses projets.

Les choses sont bien changées. Maintenant, l'intérêt commercial, les recherches nécessaires d'un voyage scientifique conduisent une foule de voyageurs dans ces contrées, et il en est qui parcourent courageusement l'intérieur en se reposant, de leur sécurité, sur la protection efficace que le gouvernement local accorde aux honnêtes gens, quels que soient leur état, leur culte ou leur nationalité. Et en effet, très rarement entend-on dire qu'un honnête homme ait été molesté.

Cet heureux changement, — tout homme qui aime la vérité, le reconnaîtra avec nous, — est dû aux soins paternels du gouvernement de S. M. I., dont la sollicitude pourvoit, attentive, au bien-être de ses sujets musulmans et chrétiens, sans oublier la protection et la sécurité que réclament la personne et les intérêts des étrangers. Que si les intentions de l'auguste souverain étaient bien comprises et fidèlement exécutées par tous les gouverneurs des différentes provinces de l'empire, bien plus avancée déjà serait la civilisation de la Turquie, bien plus grandes seraient ses ressources. Malheureusement, l'impéritie ou le mauvais vouloir de quelques uns de ces fonctionnaires, ne permet pas que les affaires marchent au gré du chef de l'Etat dont nul n'a plus à cœur que S. M., la gloire, la grandeur et la puissance.

Si l'on observe la position géographique de Samsoun, on viennent aboutir et d'où s'écoulent tous les produits de l'intérieur pour aller enrichir le grand marché de la capitale, on comprendra sans peine combien il serait utile de procéder sans retard à des améliorations qui auraient pour effet certain et immédiat d'animer le commerce de ces contrées, d'encourager les travaux des indigènes et d'inspirer une confiance entière aux étrangers qui se décideraient d'autant plus facilement à y importer leurs capitaux et leur industrie, qu'ils y trouveraient plus de garanties d'avenir et de sécurité. Or, un bon port est peut-être la première de ces garanties; les navires fuient les côtes qui ne leur offrent point d'abri; et sans navires, point de commerce. Cependant l'expérience, cette maîtresse des nations, nous montre en tous lieux, que la prospérité d'un Etat et sa véritable richesse dérivent principalement du commerce, car l'agriculture elle-même ne peut fleurir que tout autant qu'un debouché est assuré à ses produits.

Mais, dans ces contrées, le commerce rencontre une infinité d'obstacles qui décourageant le spéculateur et l'empêchent de s'aventurer dans toute entreprise de quelque importance, puisqu'il ne lui est pas même possible de calculer approximativement les chances de réussite d'une spéculation, tout étant problématique et ne dépendant que de la combinaison et du hasard.

Dans une prochaine lettre, j'indiquerai quelle est la nature de ces obstacles et quelles en sont les conséquences.

Agréez, etc., etc.

T. V. D.

Dans sa feuille du 18 avril, le journal la *Presse* publie, en trois lignes, une correspondance de Valachie, qui clôt dignement la partie des nouvelles étrangères contenues dans ce numéro. Lorsque nous disons que la correspondance est de Valachie, c'est pour ne pas contredire la *Presse*; mais il nous semble qu'il eût été mieux de mettre Servie à la place de Valachie, et nous le prouvons en reproduisant textuellement ladite correspondance.

« VALACHIE.

« Une révolution a eu lieu à Belgrade. Les Turcs ont été chassés, le Prince Bibesko destitué. »

On conviendra que cette correspondance ressemble, à s'y méprendre, à une dépêche télégraphique.

Si c'est, en effet, une dépêche télégraphique, nous supposons qu'elle a été directement et exclusivement adressée à la *Presse*, puisque de tous les journaux qui s'impriment non seulement à Paris, mais encore dans toute l'Europe, elle est le seul qui la publie. Nous savons que l'laconisme est un des caractères essentiels de ce genre de communications. Cependant, si brefs qu'ils veuillent être, les directeurs des lignes télégraphiques, pas plus que les directeurs des journaux, ne sont dispensés de donner une date à leurs nouvelles, ne fût-ce que pour les revêtir d'une apparence de vérité. Dans tous les cas, ils sont tenus de savoir que Belgrade est la capitale de la Servie et non de la Valachie, et que si la révolution dont il s'agit s'est faite en Servie, ce n'est pas le prince Bibesko qui a pu être destitué, attendu que ce prince administre la Valachie dont la capitale est Bucharest: enfin que si c'est celle-ci qui a été révolutionnée, il nous paraît bien difficile que les Turcs en aient été chassés, par cette raison qui en vaut bien une autre: c'est qu'il n'y a pas de Turcs à Bucharest.

A part toutes ces petites erreurs, l'absence de toute date nous permet de croire que la nouvelle révolution dont parle la *Presse*, a eu lieu il y a au moins quatre ans. C'est tout bonnement de l'histoire ancienne décalquée sur le rêve fantastique du soi-disant correspondant, avec addition du millésime 1848.

La *Presse* ne nous a point donné les détails de cette nouvelle révolution qui n'a eu lieu que dans ses colonnes. Il serait curieux qu'elle les publiât dans un de ses prochains numéros: elle en est bien capable!

COMMUNICATION

DE S. A. S. LE PRINCE DE MOLDAVIE, ADRESSÉE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE PENDANT LA SESSION DE L'ANNÉE 1847.

L'Assemblée générale renouvelée, en vertu des statuts organiques, a commencé déjà sa quatrième législature. Les membres qui sont appelés à siéger dans son sein doivent d'autant plus s'honorer de leur mandat, que les uns, après avoir participé aux sessions précédentes, ont de nouveau fixé le suffrage de leurs commettants, et que dans l'élection des autres, la confiance publique a porté son choix sur des personnes dont les principes sont en harmonie avec les intérêts généraux.

Messieurs les députés, en présence des faits accomplis qui vous ont identifiés avec les principes organiques, et témoins des améliorations opérées dans le pays depuis la mise en vigueur des nouvelles institutions, chacun de vous saura, sans doute, apprécier la mission délicate qui lui est dévolue.

L'Assemblée a signalé sa première convocation par un acte d'une importance majeure: l'adjudication des douanes opérée sur les bases de l'union douanière entre les deux principautés. Cette combinaison réciproque promet des avantages incontestables; d'une part elle lève les obstacles qui s'opposaient aux libres relations de deux pays liés par une étroite affinité dans leur existence politique, et d'autre part elle est éminemment favorable à l'extension du commerce. Les clauses du contrat relatif à cette union, discutées par l'Assemblée et la convention stipulée entre les deux gouvernements, renferment tous les éléments de ce résultat doublement avantageux.

Plusieurs questions de haute portée ont occupé l'Assemblée dans sa session actuelle; l'attention soutenue et l'entente avec lesquelles elle a apprécié les projets de loi qui lui ont été présentés, témoignent de son amour pour le bien public, et je trouve de justes motifs de lui exprimer ma satisfaction pour tout le zèle qu'elle a apporté à seconder mes vues en faveur de la Moldavie.

L'Assemblée précédente a, il est vrai, attaché son nom à des dispositions législatives d'une grande utilité; on en trouve la preuve dans les communications que je lui ai successivement adressées; mais les améliorations doivent être progressives, et les principes régulateurs doivent prévoir les circonstances et satisfaire les besoins de la société, avant qu'une impérieuse nécessité les réclame.

Les premières bases législatives une fois posées par le Réglement Organique, et les lois votées depuis, en ayant développé les principes fondamentaux, il était réservé à l'expérience de nous guider dans les améliorations nécessaires. Observer le mouvement imprimé aux affaires publiques par cette réorganisation, rectifier d'après les leçons de l'expérience ce qui est défectueux; perfectionner ce qui est susceptible d'amélioration et adapter le tout aux besoins véritables du pays, telle est la tâche que je me suis imposée depuis mon avènement, telle est la ligne de conduite seule propre à consolider le bien-être du pays par des institutions aussi utiles que durables.

La loi concernant la conversion de la dîme en travail rural, dans des proportions équitables, ne manquera pas de produire des fruits salutaires. Je félicite l'Assemblée du tact avec lequel elle a embrassé les combinaisons proposées par le gouvernement et couronna à ses intentions dans cette question délicate. Cette loi en mettant un terme aux abus et aux vexations inséparables de la perception des dîmes, rendra les relations du propriétaire avec les villageois aussi faciles que bienveillantes.

Les autres projets de loi discutés et aprouvés par l'Assemblée répondent aussi à des intérêts majeurs; sans doute on aura lieu d'en constater les succès à la prochaine session.

L'instruction publique, foyer d'où se répandent dans la société les élémens du bien-être, sous l'influence fécondante de la saine morale et des connaissances positives, a été de tout temps l'objet de ma sollicitude.

L'application du projet provisoirement adopté pour la réorganisation de l'enseignement a répondu jusqu'ici d'une manière satisfaisante à mes vues, ainsi qu'à l'attente du public. — Le nombre des élèves dans la capitale est de 427, et les écoles primaires des districts comptent 1831.

Une maison spéciale été assignée à l'école de Vaslani; en outre une école publique a été établie à Michalleny à l'instar de celles qui sont dans les autres districts. Des cours d'enseignement du second degré ont été ouverts à Jassi et Galatz. Dans cette dernière ville, la Curatelle vient de faire l'acquisition d'une maison destinée à cet enseignement.

Afin de faciliter aux jeunes élèves les moyens de se préparer aux cours supérieurs, le gouvernement a autorisé, à des conditions favorables pour les parents, l'établissement d'un pensionnat dans l'enceinte de l'Académie; les langues étrangères et les matières de l'instruction publique y sont enseignées par des professeurs distingués. L'accès de cet établissement est ouvert aussi à des externes, sur la recommandation de la Curatelle.

Les examens qui ont eu lieu ont constaté un progrès sensible dans l'enseignement. Il en est de même de l'Institut des filles et de l'école des arts et métiers. Le premier, placé depuis long-temps sous le patronage de la Princesse, a produit 1477 élèves qui, par des travaux manuels, suffisent à leur entretien, ainsi qu'à celui de leurs parents; la seconde, confiée à une direction privée, sous la surveillance de la Curatelle, a été organisée de manière à pouvoir fournir 109 artisans indigènes dans l'intervalle de 10 ans.

La construction d'un nouveau bâtiment pour l'Institut des filles a été donnée en entreprise.

D'importants travaux, tant en réparations qu'en bâtisses nouvelles, ont été faits à l'école des arts et métiers.

Le Séminaire de Socola, sous une surveillance